



**MINH  
TRAN  
HUY**

**LES  
INCONSOLÉS**

ROMAN

ACTES SUD





## DU MÊME AUTEUR

### Romans

*LA PRINCESSE ET LE PÊCHEUR*, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 968.

*LA DOUBLE VIE D'ANNA SONG*, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1661.

*VOYAGEUR MALGRÉ LUI*, Flammarion, 2014.

### Contes

*LE LAC NÉ EN UNE NUIT ET AUTRES LÉGENDES DU VIÊTNAM*, Babel n° 888, 2008.

*COMMENT LA MER DEVINT SALÉE*, illustrations de Vanessa Hié, Actes Sud Junior, 2011.

### Essai

*LES ÉCRIVAINS ET LE FAIT DIVERS : UNE AUTRE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE*, Flammarion, 2017.

Photographie de couverture : © Cristina Coral

Citée à la page 72, *Je voulais te dire que je t'attends*  
a été composée par Michel Jonasz,  
et écrite en collaboration avec Pierre Grosz.  
© Soc Marouani

© ACTES SUD, 2020  
ISBN 978-2-330-13071-8

MINH TRAN HUY

# Les Inconsolés

roman

*ACTES SUD*



*pour Alexandre et Paul, mes deux amours*



*J'ai bâti de si beaux châteaux  
que les ruines m'en suffiraient.*

JULES RENARD,  
*Journal*

*Belle amie nous sommes ainsi :  
ni vous sans moi, ni moi sans vous.*

MARIE DE FRANCE,  
*Le Lai du chèvrefeuille*



## 1.

Il s'attardait et je l'ai quitté un instant pour me tourner vers le ciel. La lune s'était levée. Une trouée d'ivoire sur le velours nocturne, une sphère opaline dont les rayons diapraient les eaux du lac, dessinant d'étranges formes argentées à sa surface, aux contours indécis et fluides : un immense test de Rorschach où le mercure aurait remplacé l'encre. En se penchant, on pouvait deviner tout au fond une silhouette enveloppée d'un drap et lestée de deux blocs de pierre, l'un orné d'initiales entrelacées et l'autre d'une colombe. Motifs effrités, rongés par le temps. Dans quelques semaines, six mois, un an peut-être, il en serait de même pour le corps. Il se décomposerait jusqu'à se dissoudre dans le paysage qui lui tenait lieu de tombe – eaux noires piquées de roseaux où voletaient des libellules, nénuphars abritant poissons, rainettes qui coassaient doucement entre les aulnes, grillons chantant sans le savoir une oraison funèbre, dissimulés dans les hautes herbes du parc. Nul n'en retrouverait trace. Nul ne viendrait se recueillir au bord du lac en souvenir, à part peut-être l'homme sur la berge, qui fixait depuis plusieurs minutes l'endroit où avait sombré la dépouille, tout de blanc vêtue, qu'il avait

déposée à la façon d'une offrande plutôt que d'un fardeau.

Je ne l'avais jamais vu pleurer jusque-là, et j'ai eu de la peine pour lui. J'aurais voulu glisser à son oreille que ce qui s'était passé ce soir nous avait d'une certaine façon unis pour toujours ; que ce n'était pas plus sa faute que la mienne, et que la mort, quelle que fût sa cruauté, pouvait aussi être un apaisement. Je l'aurais fait si j'avais eu l'espoir de lui arracher le moindre mot. Le moindre geste. Mais je savais que ce ne serait pas le cas. Il ne me dirait rien de plus que ce qu'il m'avait déjà dit, de même qu'il ne ferait rien de plus que ce qu'il avait déjà fait – il s'était "occupé de tout", comme promis, et s'arrêterait là. À ses yeux, je n'étais plus qu'une ombre. Même pas une ombre, mais un courant d'air, une brise, sitôt surgie, sitôt disparue. Je ne pourrais prévenir personne et devrais me contenter d'assister aux événements, présence silencieuse et invisible qui avait seulement obtenu le droit d'être là. Alors je l'ai laissé s'en aller. Ses cheveux, son dos, sa silhouette entre les arbres. Le bruit de ses pas sur le gravier du chemin. Une portière qui claque, un moteur qui démarre. La lumière des phares dans la nuit.

## 2.

Ils avaient vingt ans et ne savaient rien l'un de l'autre lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Lise le précisait toujours quand elle racontait leur histoire. Comme si tomber amoureux d'un inconnu était plus intéressant que tomber amoureux de sa voisine ou d'un ami d'enfance. Comme si le fait que cet amour n'avait pas été élaboré, édifié sur des souvenirs communs ou des valeurs partagées, mais avait surgi d'un bloc, météoritique et foudroyant, lui conférait une plus grande légitimité. La nature romanesque de Lise voulait croire qu'une forme de fatalité avait guidé leurs pas, et que toute la joie, extrême, et toute la douleur, non moins extrême, qui allaient ressortir de leur relation, étaient partie prenante de leur destin : s'ils avaient été si heureux puis si malheureux l'un par l'autre, c'était qu'il ne pouvait en être autrement.

Elle se racontait cela pour se consoler, car c'est une consolation que de s'imaginer en héroïne de tragédie plutôt qu'en idiote pleurant bêtement, seule avec sa peine, recroquevillée dans son lit, les yeux rouges et les cheveux défaits, tout ça pour une histoire dont on savait bien, au fond, qu'elle ne pouvait durer. C'est une consolation même si

l'on se préférait en bergère arrachée à sa chaumière par un prince ou en ado complexée soudain révélée par les attentions du garçon le plus populaire du lycée. Louis était bien assez charmant pour l'un ou l'autre de ces rôles avec ses cheveux blonds qui lui faisaient comme une auréole et ses yeux d'un bleu pur, de la même teinte exactement que le ciel, en ce jour où leurs regards s'étaient croisés pour la première fois, un ciel sans nuage, aussi lisse qu'une vitre fraîchement nettoyée.

Le cadre est banal – la terrasse d'un café parisien situé en face de l'établissement où tous deux font leurs études – mais la lumière magnifique. Le jour baigne les lieux, ambre les façades et les silhouettes, ricoche sur le zinc du comptoir et les bagues et bracelets des filles qui rient et discutent dans l'air léger de ce début de printemps. Lise s'est installée avec une poignée de camarades. Elle discourt avec enthousiasme sur un film de Fritz Lang, *La Femme au portrait*, sur lequel elle doit faire un exposé en cours de langue. Assis à la table juste à côté, Louis salue l'un des compagnons de Lise ; elle se retourne et reçoit en apercevant ce garçon aussi blond qu'elle est brune, aussi posé, de ton et d'attitude, qu'elle est ardente – un coup au cœur. Elle éprouve pour lui un désir immédiat, entier, qui la ferait rougir si son teint le permettait. Non le désir douloureux et déraisonnable qui viendra plus tard, quand il ne sera plus possible, ni pour l'un ni pour l'autre, de l'apaiser, mais un désir à la fois immense et caressant, enveloppant comme une mer, sans rien qui pèse ou menace.

Elle ignore pour l'heure jusqu'au nom de ce jeune homme dont la vue l'a ainsi frappée. Elle s'efforce de se calmer en se répétant que ce n'est qu'un garçon

parmi d'autres au sein d'un petit groupe comme il s'en crée et s'en dissout tant dans les lieux de rassemblement estudiantins, une rencontre de passage qui l'interroge, juste pour faire la conversation, sans doute, sur le film de Lang, puis sur le roman posé près de son Perrier citron, *Le Temps de l'innocence* d'Edith Wharton – qu'il a remarqué, lui dit-il, car il est plus habituel, au sein de leur école, de voir les uns et les autres plongés dans des ouvrages de droit, d'histoire, d'économie ou de sociologie, que de littérature.

— Eh bien justement, j'ai fait des études de lettres avant d'entrer ici.

— Tu es en quatrième année ?

— En cinquième.

— Moi aussi. Et de quoi ça parle, *Le Temps de l'innocence* ? De l'enfance ?

— Pas vraiment. Ça raconte une passion impossible entre un homme sur le point de se marier et une femme sur le point de divorcer dans la haute société new-yorkaise du début du siècle...

— Ça a l'air bien. Romantique.

— Ça l'est.

— Bien ou romantique ?

— Les deux. Enfin, plus tragique que romantique.

— L'un d'eux meurt ?

— Non, sauf à considérer que le héros meurt intérieurement : il sacrifie aux convenances le seul amour qu'il ait jamais connu et finit par mener une vie médiocre.

— C'est drôle, tu parles de façon très... soignée. Comme dans un livre.

— On me l'a déjà dit. C'est juste que je ne sais pas faire autrement. Ça te dérange ?

— Non, ça te va bien.

— Comme un parfum, ou un vêtement ?

— Eh bien... On te voit et on s'attend à ce que tu parles de façon particulière, en tout cas.

La conversation se poursuit et à la façon dont l'un et l'autre se regardent, n'importe qui pourrait deviner où tout cela mène. Mais pas Lise. Malgré son assurance de façade, elle n'est sûre de rien, alors, et surtout pas d'elle-même. Cela n'empêche pas l'imagination de courir. Le temps est splendide, les cours finissent dans trois mois, elle a vingt ans et une immense faim d'aimer : c'est le moment parfait pour entamer une histoire avec quelqu'un dont elle ignore jusqu'au nom, quelqu'un à qui manifestement la vie sourit comme il lui sourit à présent, quelqu'un avec qui tout serait possible, qui sait. Seulement voilà que son inconnu coupe court à la romance à peine esquissée : la sonnerie de la demie a retenti, il sursaute, manifestement en retard pour un cours ou un rendez-vous, un examen, peut-être, et se lève sans plus de cérémonie pour traverser la rue en trois enjambées.

Il a filé et Lise l'a laissé filer, elle s'oblige même à ne pas le suivre des yeux tandis qu'il se fond dans la marée des étudiants rejoignant l'amphi, les salles de TD, la bibliothèque. Dos tourné, elle rejoint le brouhaha de la discussion générale avec le vague regret de n'avoir ni pris, ni donné de numéro de téléphone. Elle le cache, mais elle est déçue. Elle n'a pas souvenir d'avoir croisé ce garçon durant les dix-huit mois qui se sont écoulés depuis son arrivée ici et il est possible qu'ils ne se revoient pas : ils sont des centaines d'étudiants allant et venant, aux profils multiples, aux cursus et horaires variables.

Quant à se renseigner auprès des autres membres du groupe, elle s'en abstient car le doute à nouveau la prend. Peut-être s'est-elle trompée et laissée aller à fantasmer une attirance qui n'existait que dans sa tête. Peut-être a-t-elle bâti quelque chose sur du vent – un soupçon, un espoir, et puis rien. C'est son défaut : elle est de ces filles qui rêvent plus qu'elles ne vivent.

## 3.

Après le départ de la voiture, je ne l'ai pas immédiatement suivi. Je suis restée longtemps immobile, à contempler le château. Petite fille, je rêvais d'y vivre ; Étambel a toujours appartenu pour moi au pays de l'enfance, de l'ennui languissant, des livres aux couvertures usées, à l'odeur de colle et de carton mouillé, des illustrations dont on observe les détails – nuages d'or de la robe couleur du temps de Peau d'Âne, médaillon ornant le cou de la Belle quand celui de Blanche-Neige reste nu, ornements chantournés de la citrouille devenue carrosse de Cendrillon – avec une minutie qu'aucun adulte ne peut comprendre, et qu'on cessera du reste de comprendre dès qu'on aura grandi à son tour. Lorsque j'écoutais ces histoires de princesses qui après avoir surmonté avec autant de modestie que de courage une série d'épreuves imposées par une marâtre, une mauvaise fée ou un père aux inclinations douteuses, se voyaient élues par un prince qui les emportait sur un blanc destrier pour les installer dans un château, c'était Étambel que je voyais. L'état d'abandon du domaine ne m'arrêtait nullement, au contraire : il me faisait penser à la demeure de la Belle au bois dormant, légende où pour tous les enfants du

monde, c'est davantage le bois que la Belle qui dort. Perrault du reste se garde de les détromper : ne précise-t-il pas que la bonne fée, pour éviter à sa filleule de se réveiller désemparée dans un siècle de temps, a soin d'endormir pour la même période non seulement les nombreux domestiques et serviteurs de la Belle – y compris sa petite chienne – mais aussi les lieux où elle repose, entourant le château de ce fameux bois impénétrable et épineux, seul à même de protéger la princesse contre les regards indiscrets et les prétendants mal intentionnés ?

Oui, j'adorais les eaux moirées du lac, les méandres du labyrinthe de buis, le château de pierre blonde et ses tours écroulées. J'adorais me promener sur les chemins de gravier envahis d'herbes folles, balayer du regard les tapis de nénuphars, les murailles veinées de lierre, les buissons enserrant les ruines du domaine à la manière d'un gigantesque serpent végétal. Ma maison à moi, depuis laquelle je pouvais apercevoir, à travers la fenêtre de ma chambre, la tour est du château, dont la silhouette traçait un trait blanc sur l'azur, était l'antithèse d'Étambel : un pavillon à un étage moderne, confortable et impersonnel, appartenant à un lotissement Phénix tout juste édifié, assorti comme tous ses compagnons d'un garage, d'un jardinet et d'une minuscule avancée pompeusement qualifiée de terrasse. Franchissant le portail, on était saisi par le parfum des bosquets de lavande que ma grand-mère avait fait pousser tout contre les murs de crépi blanc, si bien que le pavillon semblait moelleusement enveloppé dans un mélange parfumé de mauves et de verts. C'était la seule particularité de cette maison, dotée sinon de tous les

attributs de son époque : moquette à la teinte indéfinie, papier peint à fleurs et rideaux à l'avenant, canapé en mousse, table de formica, tabourets de plastique orange pétant et vert pomme. Comme si mes parents avaient voulu se fondre dans ce décor du début des années 1980 et faire oublier, autant que possible, qu'ils venaient d'ailleurs.

Désireux de mener une existence tranquille dans un endroit modeste, ils n'avaient pas prêté d'attention particulière au domaine abandonné d'Étambel, situé si près de chez eux que ma sœur et moi prendrions bientôt l'habitude de passer sous la clôture, jouant les exploratrices, d'abord, et plus tard les reines, arborant avec superbe les couronnes de carton doré collectées lors de la dernière galette des Rois (que notre famille célébrait scrupuleusement bien qu'aucun d'entre nous n'en connût la signification), les épaules enveloppées, faute de cape d'hermine, de l'immense nappe brodée que ma grand-mère avait dissimulée au fond de son coffre de bois dur, survivance de cette vie antérieure à propos de laquelle elle comme mon père gardaient un silence pareil à un glaciais, lisse et uniforme. Silence auquel je tentais d'échapper en montant dans ma chambre pour ouvrir la fenêtre et rêver à ce château en ruine, aux êtres qui en avaient arpenté les couloirs, aux velours et dentelles dont ils avaient été revêtus, aux bals et banquets qu'ils y avaient donnés, aux alliances qu'ils y avaient scellées. Rêver d'Étambel comme on rêve d'un autre monde, d'une autre vie, moi qui habitais dans une maison muette, sans traces du passé ni indices d'un possible futur, et évoluais dans un présent étrangement suspendu : alors que la ville aurait dû grignoter inexorablement la campagne,